

potait quelques-unes des traites qu'ils avaient remis à Candrian, après avoir dissipé une partie de sa fortune.

Comment cette associations d'escrocs a-t-elle été découverte?

Pendant quelques jours on ne s'inquiéta guère de la disparition de Candrian. Le père « Bon-Dieu » — ainsi l'appelaient les enfants — faisait de fréquentes absences.

La préfecture de police fut cependant prévenue, mais on ne s'occupa guère de cette affaire.

Le propriétaire de Candrian fit vendre les meubles pour se payer et en même temps le tribunal civil nomma un curateur pour s'occuper de la succession.

Ce curateur apprit par des voisins que Candrian avait remis une sacoche au turs de Saint-Michel.

M. l'abbé Lemoine rendit cette valise, M. Kesler, administrateur judiciaire, poursuivit l'affaire.

Apprenant que Candrian avait été en relations avec la Banque Parisienne, il se rendit à cet établissement, où on lui répondit : « Candrian n'est pas mort. Il habite Ouzouer. Dernièrement, il a retiré de notre caisse 60,000 francs, qu'il y avait déposés. »

Toutes ces démarches avaient duré plus d'un an.

A Ouzouer, M. Kesler découvrit la supercherie et avertit M. Guillot, qui commença une enquête et apprit les faits que nous venons de rapporter.

Dans un de ses interrogatoires, Favreuil avait déclaré que l'abbé Lemoine avait en la valise entre les mains et l'avait ouverte.

M. Goron s'est rendu aussitôt chez le curé de Saint-Michel, qui a soutenu énergiquement qu'il avait toujours ignoré le contenu de la sacoche.

M. Guillot a de nouveau interrogé hier les inculpés et l'abbé Lemoine, appelé comme témoin.

En lui remettant la valise, Candrian lui a déclaré qu'il allait combattre les ennemis de la religion.

Plusieurs personnes sont encore compromises dans cette ténébreuse affaire. Il est certain qu'elles ont en leur possession des titres qui se trouvaient dans la « sacoche de Candrian ».

Des mandats d'amener ont été décernés hier par M. Guillot contre plusieurs personnes, et des agents de la Sûreté ont été envoyés dans diverses directions pour rechercher les traces du malheureux disparu.

Dernière heure.

De nouvelles arrestations ont été opérées. Les époux Lebreton, demeurant aux Batirolles, des amis de Favreuil, qui ont eu entre les mains des titres volés à Candrian, et le sieur Ghémin, d'Ouzouer-la-Ferrière, celui qui a reçu Mongin à son domicile, ont été arrêtés, hier, par M. Goron.

VOL DE DIX MILLE FRANCS

M. Corvi, propriétaire du cirque minuscule qui porte son nom, est établi actuellement à la fête du troisième arrondissement.

Hier soir, pendant la représentation, alors que tout le personnel se trouvait dans le cirque, des malfaiteurs se sont introduits dans une des voitures. Ils ont fouillé les meubles et se sont retirés en emportant une somme de dix mille francs en or et billets de banque. Ils ont laissé des valeurs dont le montant s'élevait à près de trente mille francs.

M. Corvi a déposé une plainte au commissariat de police.

PETITES NOUVELLES

Hier, la boulangerie Machin a présenté à M. Carnot le premier pain nouveau fait avec la récolte de l'année 1889. Le froment vient d'Oran.

Au Conseil municipal, il a été question hier d'un projet de prolongement en voie souterraine de la ligne du chemin de fer de Sceaux jusqu'au croisement du boulevard Saint-Michel et de la rue de Médicis.

WILL-FURET

On n'a encore rien trouvé de meilleur, pour enlever les taches, que la **BENZINE COLLAS**, à la **Bande Verte**, qui ne laisse aucune odeur après son emploi.

LUCILINE Pétrole blanc, sans danger. La **Luciline** se trouve chez tous les détaillants.

FLEURS NATURELLES, expédition en province. E. ROBIN, 50, rue François-Ier.

Evitez les contrefaçons du **Duvel de Ninon**, la meilleure poudre de riz. Il n'existe que **Parfumerie Ninon**, 31, rue du Quatre-Septembre.

MUSIQUE

THEATRE DE L'OPERA : *La Tempête*, ballet fantastique en trois actes et six tableaux, scénario de M. Jules Barbier, musique de M. Ambroise Thomas, chorégraphie de M. Hansen.

On a raconté dans les journaux, et tout au long, le sujet de *La Tempête*. C'est la coutume, à présent, de ne pas attendre les premières pour analyser les pièces.

Au point de vue de la critique sérieuse, cela n'est pas sans inconvénients ; mais il faut bien s'accommoder des choses qu'on ne saurait empêcher, et le mieux est, en ce cas, d'aller droit à son but, sans perdre de temps en route. Si donc je résume ici les principales situations, on permettra que je me restreigne à l'essentiel.

Un ballet n'est pas, précisément, une œuvre facile à concevoir ni commode à réaliser. On y veut une réunion de qualités très diverses et non communes. Il doit présenter une action assez élémentaire, pour être comprise de tout le monde, assez humaine pour intéresser même les raffinés, assez poétique pour donner carrière au musicien, assez souple et assez variée pour que la danse et la mimique y trouvent leur compte. Le scénario de M.

Jules Barbier répond-il absolument à ce programme ? Je ne le pense pas.

Dieu me garde de reprocher à l'auteur de s'être écarté de la donnée shakespearienne. Il a pris à l'une des meilleures comédies féeriques du grand Will son titre et deux ou trois noms de personnages. Il n'importe ! Un ballet fantastique est un conte bleu. Dans un conte bleu, l'on ne recule devant aucune licence. Malheureusement, M. Barbier n'est pas sorti un instant du convenu et de l'ordinaire. Sa fiction n'est ni émouvante, ni amusante, ni même ingénieuse par quelque endroit. C'est une fable parfaitement banale, au fond, et dénuée d'art. S'adresser à Shakespeare et le faire collaborer à un ramas de puérilités, le procédé n'est pas sans reproche. Faut-il en rendre responsable le chorégraphe, chargé de réduire les scènes en pantomimes et en sauterelles ? Je veux bien le croire, mais j'estime aussi qu'il serait possible d'imaginer une fable à mimer et à danser où tout ne rentrerait pas, d'un bout à l'autre, dans l'insignifiance et le poncif.

Vous me direz que *La Tempête* se recommande d'un début fort bizarre. La bizarrerie ne plaît pas si elle ne mène à rien d'original. J'aime la fantasmagorie qui me fait penser, qui m'ouvre des horizons, qui me touche le cœur. De quelle nature est l'invention fantastique de M. Barbier ? De la nature la plus froide et la plus stérile.

On a taxé cet ouvrage de « tentative de ballet avec chœurs ». Certes, le ballet avec chœurs est une forme curieuse à chercher et le problème en est dans l'air. Il s'agit de trouver un moyen d'introduire les voix sans rompre la convention purement plastique qui est le fond du poème chorégraphique. Comment expliquer que tels et tels personnages chantent quand les autres restent muets et se contentent de vivre par geste ?

La féerie, coutumière des évocations, dominatrice des éléments, souveraine des génies errants dans l'atmosphère, fournit des occasions de mêler d'invisibles chœurs, l'harmonie de l'univers, le concert mystérieux des choses, aux actions des hommes. Mais encore convient-il que les effets soient ménagés, que des émotions soient suscitées. Dans *La Tempête*, je vois bien qu'on a cru piquer ma curiosité au prologue par un spectacle étrange et l'usage des voix combinées avec l'orchestre. Reste à savoir où ce déploiement de ressources conduit et si l'on nous procure mieux qu'un passager sentiment de surprise ? Or, dans le cas présent, je n'arrive à m'intéresser à rien. Tout ce luxe n'est que misère.

Au milieu de l'introduction, des chœurs résonnent derrière le rideau, dans une vague profondeur. La toile se lève. Où sommes-nous ? La scène représente des nuages qui roulent. Tout d'un coup, dans une trouée de lumière, monte une ombre les bras étendus. C'est une pauvre morte qui se désole, à mi-chemin des cieux, laissant sur la terre un enfant en bas âge, une fille, à la merci de parents cruels. Ah ! puissent les anges qu'elle invoque le protéger et la garder des pièges ! Elle s'élève lentement dans l'espace illimité, que le vol des sêraphins traverse. Elle disparaît dans l'éther tout vibrant de lointaines mélodies.

Et voilà le premier tableau, déroulé en plein ciel comme le prologue de *Mefistofele*, de M. Boito, et où les esprits célestes passent exactement comme les filles du Rhin dans le *Rheingold*, de Wagner. La morte qui chante est la mère de Miranda. La fille confiée aux puissances célestes est Miranda elle-même. Tout cela est-il bien clair ? Savons-nous bien de quoi il retourne ? Je n'ose répondre. Mais l'action continue.

La terre s'est dépouillée des brumes, évaporées maintenant dans le ciel. Nous sommes sur un rivage enchanté, auprès d'une mer bleue, d'un bleu profond pâillité d'étincelles. A la fleur des eaux où parmi les lianes et les roses, s'ébattent les libellules au corselet vert et dont les ailes strépitent. Quel est ce petit bossu, ce nain tordu et ridicule, endormi sous un arbre centenaire moins difforme que lui ? Reconnaissez Caliban en personne. Une des libellules le frôle en passant ; le drôle s'éveille, la saisit, la torture. Heureusement survient Ariel, le génie de la lumière, de la bonté, de la douceur — Ariel vêtu d'argent fluide, ceint des rayons du jour, victorieux des Ténèbres et qui fait de la Laideur son esclave et son auxiliaire.

Une barque, à ce moment, aborde à l'île fleurie. Un homme en descend, portant dans ses bras une jeune fille qu'il a reçue la mission de tuer. La tuer ? Non, elle est trop radieusement belle... Au fait, s'il l'abandonnait seulement ! Sur le tertre où il la dépose, il voit ses joyaux scintiller. A lui, ces pierreries flamboyantes ! Mais voici qu'Ariel et Caliban se montrent. Le misérable n'a qu'à s'enfuir. Et la jeune fille ?... Ah ! n'ayez crainte ! Tous les esprits de l'île magique sont là pour veiller sur elle et pour l'aimer. La mère, au prologue, avait invoqué pieusement les anges ; mais, comme dans *l'Esclarmonde* de M. Massenet, les génies ont seuls répondu...

Les années s'écoulaient. Miranda vit heu-

reuse au fond d'une grotte d'azur, où tout n'est qu'apaisement et délices. A toute heure, les esprits la servent, Ariel s'ingénie à la charmer, Caliban met à ses pieds les joyaux qu'un scélérat lui avait voulu ravir naguère. D'où viennent-ils, ces joyaux qui jettent de si beaux feux ? Ariel évite de répondre. Pour rien au monde, il ne révélerait à Miranda qu'elle est fille de la terre. Ce serait la livrer peut-être à toutes les fatalités. Cependant, en cette enchanteresse retraite, Miranda s'ennuie. Une barcarolle vient à frissonner au loin, dans la molle brise. Qu'est cela ? Miranda prête l'oreille. Le chant se rapproche. Ecoutez ! écoutez !...

D'un bond, Miranda s'est élancée. Elle court tout le long de la plage. Un navire glisse là-bas. Qui chante dans ce navire ? C'est là ce qu'elle brûle de savoir. Si, pourtant, Ariel voulait !... Il serait si facile de conduire ces étrangers vers le rivage enchanté ! Ariel, aussitôt, déchaîne l'orage. Le ciel se voile, les tonnerres s'entrechoquent et les vagues déferlent avec fureur. Malheureux navire, qui tourbillonne et se brise contre les rochers.

Un jeune prince était sur cette nef — un prince plus beau que l'aurore et comme on en voit dans les contes de fée. Le nom de ce prédestiné ? Ferdinand. Vous devinez qu'à première vue il s'éprend de Miranda, qui s'affole de lui. Là-dessus, les matelots naufragés s'abandonnent à des joies dansantes, et Miranda voit s'ouvrir devant elle un radieux avenir.

Il paraît qu'en tout ceci Caliban a fait preuve de quelque négligence. Comment ? En quoi ? Je n'en sais rien. Néanmoins, je vois qu'Ariel le gourmande et lance contre lui tout un essaim d'abeilles. Pauvre Caliban ! Il passe, il se dérobe, il saute, il tressaute, il sursaute, criblé de fines et cuisantes piqûres. Soudainement, il se trouve enfermé dans le creux d'un arbre. Pourquoi ? Je l'ignore, et je ne m'en inquiète point. Ce n'est là qu'une suite d'épisodes chorégraphiques comme il s'en rencontre, après tout, dans tous les ballets.

Miranda, pendant ce temps, se promène dans la verte clairière avec son amoureux. Des sylvains, suscités par la jalousie d'Ariel, entourent Ferdinand ; il les disperse à coups de hache et, dans un immense envirement d'amour, il dépose un baiser sur le front de sa bien-aimée. Alors Miranda frémit des pieds à la tête. Un baiser ! que cela est donc étrange, mais aussi que cela est doux ! Faut-il pardonner ? Faut-il s'irriter ? Elle s'irrite et puis pardonne — en quoi elle a grand raison.

Ici les choses se compliquent. Caliban sort de son arbre pour s'allier au prince charmant. Il y a des conspirations de gnômes, des allées, des venues, des mystères à n'en plus finir. Et, tout d'un coup, Ariel nous ramène, d'une incantation, au bord de la mer étincelante. Un navire s'avance, resplendissant de gemmes, comme enflammé de diamants, paré de sculptures qui palpitent, monté de matelots rayonnants. Le vaisseau s'approche avec majesté, se balance devant nous, fend les flots jusqu'au milieu du théâtre. Ferdinand prend place à son bord avec Miranda. Tous les deux vont régner sur un grand royaume, et le bonheur les accompagne dans la splendeur d'apothéose dont ils sont enveloppés.

Voilà le ballet de *La Tempête* tel qu'il m'est apparu. Point de caractère, nulle déduction logique ; des épisodes cousus vaille que vaille et sans clarté. Je ne demande assurément pas qu'on mette de la philosophie, de l'observation, du drame, une profonde poésie, en des imaginations de chorégraphie et de pantomime ; mais encore nous doit-on intéresser tout au moins par des indications d'ordre intellectuel. Si les personnages ne vivent pas, qu'ils aient l'air de vivre. Ici, nulle illusion n'est possible. Et vous voyez à quoi ont abouti les promesses du prologue ? Absolument à rien.

Pour la musique, je n'en parlerai pas longuement, et pour cause. Il y a peu de musique, en effet, dans *La Tempête*. Les chroniqueurs annonçaient que le compositeur s'était proposé de faire la part beaucoup plus large à la symphonie expressive. Point du tout ; sa partition n'est ni symphonique ni dansante. Elle est menue de formes et d'idées, sans inattendu, sans élan. Une foule de petits morceaux courent les uns après les autres.

L'auteur a rencontré, de ci, de là, quelques jolies associations de timbres, quelques dispositions agréables, mais, invariablement, ses intentions tournent court. Ses chœurs, où l'effet à bouche fermée joue un grand rôle, n'ont point de saillie originale. Je dis, au demeurant, les choses comme elles sont, ayant dû constater l'indifférence du public pour cette musique d'un jeu pauvre et d'une distinction maniérée !

Nous pourrions triompher, à la rigueur, à l'endroit de ces façons de *leitmotive* employés par le musicien pour donner un semblant d'unité à son œuvre ; mais, d'honneur, le jeu n'en vaut pas la peine. Sur il nous soit permis d'insister plutôt sur la grandeur du spectacle, la richesse des décors, l'élégance des costu-

mes, l'ablouissante et prodigieuse arrivée de la nef du dénouement. Rien de merveilleux comme cette approche du navire. On est sous le ravissement d'une vision.

Et, par-dessus tout, nous avons à déclarer que Mlle Mauri mime et danse avec une haute et parfaite virtuosité le rôle de Miranda. On ne saurait être plus légère et plus gracieuse, plus énergique et plus spirituelle. Elle tient le public sous le charme de son art personnel voluptueux, agile, piquant et pétillant. Mlle Laus débute avec éclat, comme mime, sous le costume d'Ariel. Je ne dois pas oublier les sujets chargés des autres personnages, Mmes Invernizzi, Ottolini, Roumier, Van Gallien et les excellents danseurs ou mimes, MM. Hansen (le propre auteur de la chorégraphie, si je ne me trompe), Vasquez et Pluque.

Je citerai aussi Mlle Pack, qui chante avec goût la petite scène de la mère, au prologue. Pour le corps de ballet, l'on n'a qu'un reproche à lui faire, dont la responsabilité ne lui incombe point : il tend à s'éloigner de plus en plus des traditions de la danse française pour adopter les « effets » beaucoup moins délicats, mais plus accessibles au gros public de la danse italienne. L'influence d'*Excelstor* est plus visible, hélas ! d'année en année, dans les ballets de l'Opéra.

FOURCAUD

LA BOURSE

du mercredi 26 juin 1889

Le 3 0/0 a baissé de 55 c., à 84 15.
L'Amortissable, de 65 c., à 87 05.
Le 4 1/2, de 15 c., à 104 25.

C'est aujourd'hui seulement, ce semble, que la baisse a pris ses véritables proportions, en prévision desquelles nous ne cessons de mettre en garde depuis si longtemps la spéculation et l'épargne, avec une insistance qui a pu paraître exagérée. Mais les faits et les cours sont notre justification, même trop complète. Le 3 0/0 a touché le cours de 84, sec. Les rachats en clôture l'ont fait ensuite remonter.

Les ventes du comptant redoublent. Le comptant, qui entrevoyait confusément les courants irrésistibles, pressent que ce qui se passe n'est pas l'affaire d'un jour ou d'une liquidation, mais qu'il y va d'un changement de fond dans le taux des rentes et valeurs quelconques, dont la plus-value avait un côté factice, étant données les circonstances.

Nous n'attribuons pas autrement d'importance d'ailleurs à la nouvelle de désordres en Bosnie, dont se serait émue la Bourse.

Après le conflit germano-suisse, la campagne berlinoise de baisse contre les fonds russes, les prétendus armements de la Russie, les affaires de Serbie, le discours de l'empereur François-Joseph, il est certain que la moindre alerte fait, comme on dit, lever le nez en l'air. Le service télégraphique Havas ne chôme pas à cet égard. Mettons qu'il s'agisse, au pis-aller, d'une rixe entre soldats turcs et serbes. Cela n'en vaut pas la peine.

Il est à remarquer, en effet, que le mouvement de recul sur les fonds d'Etat étrangers s'opère avec plus de gradation et de mesure que sur les nôtres : ce qui prouve qu'une des causes principales de la baisse chez nous, comme nous l'avons ressassé, c'est la situation de place.

Mais, après ces secousses et déperditions ininterrompues, une question vient, en songeant que nous ne sommes plus qu'à trois journées de la liquidation : comment liquiderait-on, si une nouvelle sérieusement mauvaise tombait sur la place d'ici lundi prochain ?

Revenons aux rentes étrangères.

Les fonds russes et hongrois ont reculé, mais avec assez d'ordre. Il ne semble pas que sur les deux places de Berlin et de Vienne on ait pris très au sérieux les troubles de Novi-Bazar.

En revanche, les déclarations du comte Kalnoy devant les Déléguations, pour rassurantes qu'elles aient été ou voulu être, n'ont pas produit l'effet d'apaisement espéré. On tourne toujours dans le même cercle d'inquiétudes : Bosnie, Serbie, Bulgarie, Suisse, autant de points noirs.

Il n'a pas été question un seul instant, aujourd'hui, de la conversion égyptienne, bien que l'Unifiée se soit tenue à 451 25.

A l'exception du Comptoir d'escompte, en hausse à terme de 250 à 115, tout a baissé, surtout les grosses valeurs : à commencer par la Banque de France et le Crédit foncier.

L'action Banque de France ex-coupon de 84 francs, est revenue à 3,835, soit 31 francs de baisse. Un journal affirme que la Banque subira une perte de 45 millions sur l'avance qu'elle a faite au Comptoir d'escompte. D'autre part, l'afflux de l'or d'Amérique serait de nature à déterminer un abaissement du taux de l'escompte. Nous donnons ces appréciations sans les garantir.

Le Crédit foncier a baissé à 1,288 75 à terme, et 1,287 50 au comptant. Baisse d'environ 25 francs, en moyenne, pour les deux.

Il faut rappeler que le Crédit foncier, quelque temps après la crise du Comptoir d'escompte, avait coté 1,180 fr. Nous sommes encore à plus de 100 fr. au-dessus, aujourd'hui. C'est encore un cours élevé, surtout en présence de la baisse continue des obligations foncières et communales, 1879, 1880 et 1885, qui ont perdu encore de 5 à 6 fr. dans cette séance.

Le recul a été très sensible également sur nos chemins de fer, Lyon, à 1,300 fr., Nord, à 1,751 25 ; sur le Suez, à 2,340 fr., etc.

Concluons : continuation lente ou accélérée de la baisse, selon que les nuages politiques se dissipent ou apparaissent plus pressés ; reports élevés ; livraisons de titres, voilà